

Christian Mistral : Montréal Beat

Christian Mistral. *Vamp*, Québec-Amérique. 1988

Josette Giguère

Number 33, October–November 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20084ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Giguère, J. (1988). Christian Mistral : Montréal Beat / Christian Mistral. *Vamp*, Québec-Amérique. 1988. *Nuit blanche*, (33), 14–15.

Christian Mistral Montréal Beat

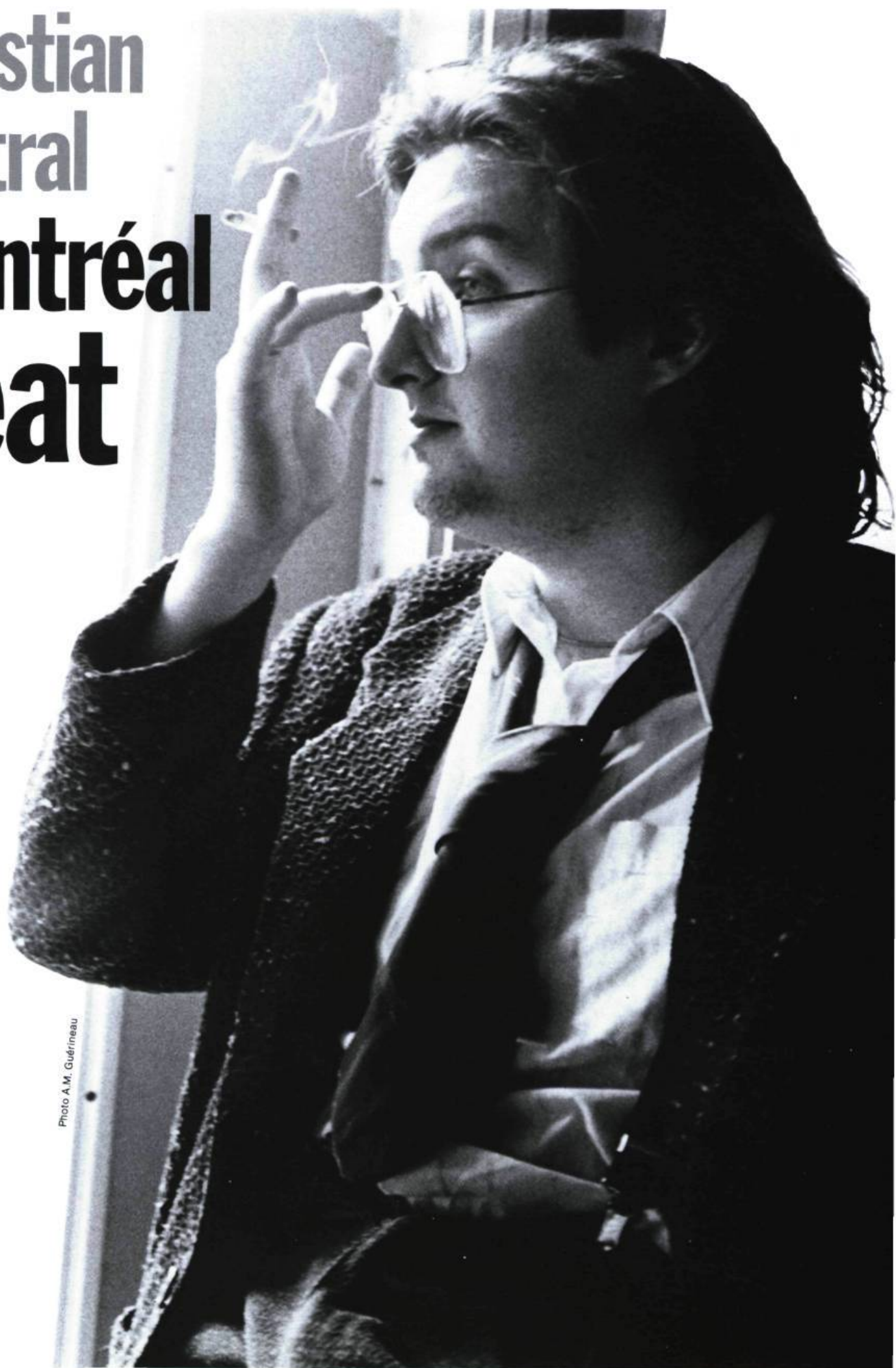


Photo A.M. Guérineau

Christian Mistral

Au début de 1988, Québec-Amérique publiait, dans sa collection «Littérature d'Amérique», un jeune écrivain, au sens propre comme au sens figuré. Christian Mistral, qui n'a pas encore 24 ans, confesse à la face du monde son premier «péché mortel» littéraire: un roman dérangent, qu'il qualifie lui-même d'obscène.

Au dire de l'écrivain, *Vamp* serait le roman d'une génération «femme fatale qui séduit et terrorise en même temps». (p. 40) C'est également une avalanche de mots portés par un souffle éthylique: le rythme incantatoire d'un verbe extrémiste qui dérape à l'occasion vers des contrées d'intelligence peu souvent explorées. Le livre est déroutant, tout comme l'âge de l'auteur. Il les a tout de même écrites à 21 ans, ces 350 pages de revendication de l'expression, ces quinze chapitres de littérature délirante, ces «livres I et II» portant respectivement les titres de «Mythomanie verbomotrice» et d'«Hydre hyperbolique». Il les a tout de même créées, vomies, exsudées à 21 ans, ces 350 pages pas toujours égales, mais où certains passages frôlent l'état de grâce... ou de disgrâce, selon la réception qu'on leur accorde. «Je voulais décrire mes vingt ans avec mes yeux de vingt ans...» et il est passé à l'acte.

De culture vaste, aussi bien ancienne que contemporaine, Mistral, qui dit lire et écrire depuis l'âge de quatre ans, s'amuse à saupoudrer son texte de références à Tacite ou à Tina Turner, effleurant au passage Nietzsche, Kundera et Woody Allen. Il cite Kerouac et Miller pour annoncer le registre de sa première oeuvre. Ses pages, ancrées dans l'américanité, chantent Montréal l'urbaine, Montréal la sauvage, riche et misérable, et pourtant si belle. Montréal vampirifiée! «J'aimais Montréal, j'en étais fou. Je la baisais insolemment sur toutes ses bouches de métro». (p. 17)

Le numéro de l'écrivain

Christian Mistral — son écriture le laissait prévoir — est un drôle de numéro. Au «Funambule», rue Saint-Denis, il s'était fait beau, avait emprunté un veston, affichait une superbe à tout venant. Fidèle au personnage, il s'est mis à boire en début d'après-midi et à lancer des phrases. «Avez-vous tâté la désespérance dans le visage des jeunes?» Hou! Quelle allure allait donc prendre cette entrevue? Pourquoi avoit accepté, de part et d'autre, les conditions de cette rencontre? Les pre-

miers instants de nervosité passés. l'animal Mistral a toutefois fait preuve d'une disponibilité inattendue.

«On n'est pas écrivain seulement lorsqu'on a un crayon dans les mains. On l'est constamment, vingt-quatre heures par jour. Toutes mes actions sont teintées, comme par des vitraux, des couleurs que je veux mettre dans mes livres... Je porte un regard sur les choses qui est influencé par mon amour du livre, du livre que j'ai à écrire et qui est un art de vivre.» Il semble intégralement investi de sa mission d'entité écrivante. «Je ne me suis jamais vu autre chose qu'écrivain. Photographe, peut-être, quand j'étais jeune. Mais, comme je n'arrivais pas à fixer mon avis, je me suis réveillé un matin avec la ferme conviction de devenir écrivain. Je me suis épargné bien des nuits sans sommeil.»

Rien de moins certain. Il affirme en effet qu'il faut un *ego* démesuré pour écrire, enchaîné à une machine, seul, rongé par l'inquiétude. *Ego* démesuré: angoisses en conséquence. Des mots de Christian Mistral transsudent le doute créateur et le malaise heureux de vivre pour écrire. Il a opté pour le rôle de «l'écrivain maudit», n'en est pas peu fier, et déclare ne pas croire à ce qu'il appelle les nouvelles conceptions syndicales de l'écriture. «Personne ne me fera croire que c'est une partie de plaisir, d'écrire. Sauf à de rares moments, qui rachètent les longs passages douloureux. Ma douleur m'est nécessaire, c'est une nourriture. Sans elle, il n'y aurait pas cette façon d'écrire qui m'est unique.»

La véhémence de ma recherche me faisait peu à peu découvrir le repaire du sens, qui est l'obscénité, l'ultime abandon des pelures. Si je pouvais émanciper ma plume jusqu'à codifier l'abjection, ne serais-je pas sauvé, irrémédiablement rescapé du doute et de la médiocrité? (p. 178)

Les règles de l'esquive

Pour Mistral, *Vamp* fait la démonstration qu'il est un écrivain, d'autant plus qu'il s'enorgueillit d'avoir sauté l'étape du premier-roman-autobio-

graphie-maladroitemment-déguisée en choisissant carrément le prétexte du compte rendu autobiographique pour faire de la fiction.

«Il s'agissait, pour moi, de restituer honnêtement et violemment des éléments de vie tels que je les voyais, tels que je les voulais, en m'identifiant à la première personne et en déguisant à peine les protagonistes du livre, qui ne sont pas responsables de ma vision.» Pourtant, un livre au «je», adoptant le ton de la chronique, ne pouvait que provoquer un inconfortable phénomène d'identification de l'oeuvre à l'auteur, ce à quoi Mistral répond simplement: «Je suis en train de créer un événement qui me déplaît souverainement mais que, dans le fond, j'ai toujours cherché.»

De prime abord, cette simplicité à dévoiler ses propres contradictions désarme. Par la suite, on se rend compte qu'il pousse le jeu jusqu'au moyen de défense, s'esquivant sans cesse. «Je ne persiste pas. En me relisant, je me rends compte que je me contredis constamment.» Malgré les doutes qu'il nourrit à l'égard de son talent, il déclare que son livre est génial, mais qu'il n'en est pas responsable. «Question de *génétique*» (génétique?), lance-t-il. Il insiste: son roman ne ressemble à aucun autre, tout en étant la conséquence de ce qui a déjà été écrit. Il joue l'ange et la bête et s'évertue à marier, dans la vie comme dans son livre, des réalités antithétiques, discordantes. Le type a l'intelligence malicieuse.

En fait, Christian Mistral brûle de laisser sa marque et se brûle à le faire. L'excès porte son texte et le transfigure. Avec *Vamp*, audacieuse première oeuvre, il réussit une entrée fracassante. Après un roman de l'impétuosité, qu'attendre du tempérament à l'origine de cette boutade: «Je suis capable du pire et du meilleur. Je cherche le milieu... comme tout le monde. Ma bénédiction, c'est que je ne l'ai pas encore trouvé.» Carrière à suivre. ■

Josette Giguère